Ami du Clergé du 2 juin 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXXVI. *3e Dim. après la Pentecôte :* L'ami des pécheurs, 321.
Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — I. Leur détachement pour suivre Jésus, 322.
Pour une Adoration perpétuelle. — I. Le prisonnier du tabernacle, 324.
L'Eucharistie et la vie. — IX. L'Eucharistie source de puissance, 325. — *Quatrième partie : L'Eucharistie à la mort et au delà.* I. L'Eucharistie aux approches de la mort, 327. — II. L'Eucharistie et la mort, 329.
Entretiens sur l'Action catholique. — V. Action catholique et apostolat, 331.
Sujets de circonstance. — *Pour une profession religieuse :* La mort et la vie, 332.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — XXI. Les Psaumes *(fin)*, 335.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXVI

3e Dimanche après la Pentecôte

L'AMI DES PÉCHEURS

Mes frères,

Un auteur délicieux et érudit, Mgr Baunard, a écrit ce qu'il a appelé « l'Evangile des pauvres. » Un autre nous a donné « l'Evangile des jeunes. » Il y aurait lieu d'extraire des Livres sacrés « l'Evangile du pécheur, » tellement l'amour de Jésus pour cette catégorie d'hommes s'est manifesté au cours de sa vie apostolique.

La page que nous venons de relire y aurait entre autres sa place. Elle va nous servir à montrer que, par ses paroles et par ses actes, Notre-Seigneur nous a laissé de cet amour les témoignages les plus consolants.

I. — *En paroles*

L'Ancien Testament est déjà rempli des appels de la miséricorde divine aux pécheurs. Les menaces des prophètes sont généralement suivies d'exhortations au repentir et de promesses de pardon : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie... Retournez-vous vers moi et je me retournerai vers vous... Jérusalem, Jérusalem, convertis-toi au Seigneur ton Dieu ! »

Jésus reprend ces accents, il les fait siens et il y met toute son intelligence du prix des âmes, toute son ardeur d'apôtre, toute la tendresse de son Cœur. Il s'assigne la conquête des pécheurs comme objet principal de sa mission : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades. Apprenez ce que signifie cette parole : Je veux la miséricorde et non le sacrifice. »

Un jour, à la veille de son dernier voyage à Jérusalem, il envoie quelques disciples pour lui préparer un logement dans un bourg de la Samarie; mais les habitants ayant refusé de le recevoir, Jacques et Jean, indignés, lui demandent la permission de commander au feu du ciel de descendre sur ces impies et de les consumer. Il les reprend sévèrement : « Vous ne savez pas, leur dit-il, à quel esprit vous devez obéir auprès de moi. Le Fils de l'homme n'est point venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver. »

Déjà, dans une circonstance où il avait parlé de la correction fraternelle en cas de manquement de la part du prochain, Pierre lui avait demandé s'il devait pardonner jusqu'à sept fois à qui aurait péché contre lui, et Jésus avait répondu : « Je ne vous dis pas de pardonner jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. » N'est-ce pas ainsi qu'il agit avec les pécheurs ?

Il a fait mieux : il a illustré ces enseignements par les paraboles les plus touchantes et les plus suggestives.

Telles d'abord celles que nous venons de relire aujourd'hui.

On a murmuré autour de lui, comme on l'avait fait à propos du repas qu'il avait pris chez Matthieu le publicain, parce que, disaient les pharisiens, ces prétendus saints, il accueillait avec condescendance et charité les pécheurs et mangeait avec eux. Et lui, dont le prophète Isaïe avait annoncé qu' « il n'éteindrait pas la mèche qui fume encore et ne briserait pas le roseau à demi rompu, » lui qui ne veut pas que l'on se méprenne sur sa miséricordieuse mission, il se peint sous les traits du bon pasteur qui a perdu une brebis sur les cent dont se compose son troupeau, se met à la recherche de l'égarée jusqu'à ce qu'il la trouve (remarquez cette persévérance), et après l'avoir retrouvée, la charge, sans un mot de reproche, sur ses épaules, et convie ensuite ses amis à partager sa joie.

Il se compare encore à cette femme pauvre qui retourne tout dans sa maison pour retrouver une drachme qu'elle a perdue sur les dix qu'elle possède, et qui, l'ayant retrouvée, assemble ses amies et ses voisines pour leur exprimer son allégresse.

Enfin, dans la parabole plus expressive, plus émouvante encore de l'enfant prodigue, il se donne comme un père, dont l'un des deux fils a voulu jouir avant le temps de sa part d'héritage et de son indépendance, a quitté la maison paternelle où il était choyé, a dissipé dans la débauche tous son bien, s'est vu réduire à solliciter une place de gardien de pourceaux et qui, finalement, honteux de sa déchéance et tenaillé par la faim, se résout à retourner vers son père pour implorer son pardon. Malheureux, mais toujours bon, inconsolable mais plein de confiance, le père n'avait pas cessé de revenir sur le chemin de la désertion avec l'espoir d'y voir apparaître l'ingrat. Son amour paternel l'a discerné et reconnu de loin, si méconnaissable qu'il soit, et quand le jeune homme arrivé vers lui s'apprête à s'humilier et à confesser sa faute, il le relève, lui tend ses bras grands ouverts, le couvre de caresses, le ramène à la maison, où il revêt le prodigue d'hier des livrées et de l'anneau de fils ; et où il commande un somptueux repas, parce qu'il veut que tous participent à ce joyeux événement.

La joie, toujours la joie, une joie profonde, débordante, tant Jésus tient à affirmer la tendresse du Père céleste à l'égard des pécheurs, tendresse dont son langage à lui est l'expression si vraie, si touchante.

Les deux paraboles précédentes ont une conclusion identique : « Réjouissez-vous avec moi, car j'ai retrouvé ma brebis et ma drachme perdue. Je vous l'affirme, croyez à ma parole, il y aura plus de joie

dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour la persévérance de 99 justes. »

Dans la dernière, la formule, pour être différente, n'est pas moins saisissante : « Mangeons et réjouissons-nous, car mon fils était mort et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé. »

Ici et là, joie délicate. On dirait qu'il veut, qu'il doit, seul, être félicité, comme si le malheur, la peine avait été pour lui seul. Ce qui lui cause cette joie, c'est notre salut, et il daigne, par amour, être heureux de notre bonheur et le paraître.

On trouve dans l'Evangile d'autres pages où Jésus se préoccupe de nous rappeler le prix des âmes et peint au vif, à l'aide de comparaisons familières, la spéciale sollicitude qu'inspire à Dieu le sort des pauvres pécheurs.

Mais j'ai hâte de vous montrer en action l'amitié du bon Maître pour les âmes séparées de Dieu par le péché.

II. — *En actions*

Les pécheurs ne manquaient pas en Palestine, au temps du Sauveur. Indépendamment de la faiblesse ordinaire à l'humanité dans tous les temps, les circonstances nées de l'occupation étrangère donnaient aux erreurs et aux passions une vitalité peu commune. Au cours de ses prédications, Jésus se plaît à rechercher partout les pécheurs, non seulement ceux qui ont gardé un vernis au moins d'honnêteté selon le monde, mais ceux qu'on montre du doigt, qui sont honnis pour leurs désordres, leurs rapines, leur cupidité, partant les moins dignes de sympathie. Voilà ceux dont il s'est plu à se faire appeler l'ami et qu'il est venu expressément sauver.

Les publicains formaient, à cause de leurs attributions de collecteurs d'impôts, une caste vouée au mépris et à la haine de leurs concitoyens. Ce fut cependant l'un d'eux dont Jésus opposa l'humble et justifiante prière au pharisien vaniteux et réprouvé. C'est parmi eux également qu'il est allé chercher un de ses premiers disciples, Matthieu. Ce choix et les paroles que nous lui avons entendu prononcer au festin donné par le nouvel apôtre trouvèrent un agréable écho dans le cœur des publicains, puisque la bonne nouvelle fit dans les rangs de cette classe réputée impure et pécheresse le plus d'adeptes.

Longtemps après la conversion de S. Matthieu, dans la traversée de Jéricho, eut lieu l'appel adressé à Zachée, dont vous connaissez l'expédient pour voir passer Jésus. L'hospitalité demandée à ce publicain de marque fut un nouveau scandale pour les pharisiens. Ecoutez comme ils furent confondus : « Aujourd'hui, dit le Christ, le salut est entré dans cette maison habitée par un vrai fils d'Abraham. Quant au Fils de l'homme, il est venu sur la terre pour chercher et sauver ceux qui se perdent. »

Dans une autre circonstance, il avait dit : « Les publicains et les femmes perdues vous précéderont dans le royaume de Dieu. » L'histoire de Madeleine, de la Samaritaine et de la femme adultère prouve la seconde partie de cette déclaration.

Le temps me manque même pour résumer chacun des épisodes, si encourageant qu'il soit. J'en dégage cette leçon générale, que le pécheur, à quelque degré d'abjection qu'il soit tombé, que les pécheresses rejetées du monde peuvent reprendre espoir : le péché a trouvé un maître pour le vaincre ; il n'y a pas de tache que sa main n'efface, pas de faute qu'il ne pardonne au repentir.

Le repentir ! Quels flots de miséricorde il a fait jaillir du Cœur de Jésus ! Comment ne pas être ému en pensant qu'il a pardonné à ses amis, à ses ennemis, à ses bourreaux eux-mêmes, à tous en un mot ?

Ici encore il me faudrait vous rappeler et le regard plein de tristesse et de miséricorde jeté sur S. Pierre après son triple reniement, et le nom d'ami donné à Judas au jardin des Oliviers, et la première parole de Jésus sur la croix, et la promesse faite au larron pénitent.

Après tous ces témoignages où s'est révélé l'immense amour de Jésus pour les pécheurs, quel désespoir reste possible, quelle crainte se justifierait ? Quel coupable ne trouve dans les convertis de l'Evangile un modèle, un avocat et un protecteur pour lui permettre l'accès auprès du doux Sauveur ? Ses exigences pour pardonner se bornent strictement à la revendication des droits dont sa justice ne saurait faire abandon. Un atome de contrition, une étincelle de charité dans une âme même chargée d'iniquités, et l'indulgence se donne libre cours, et la parole de la Sainte Ecriture se vérifie : « Combien grande est la miséricorde de Dieu et sa compassion à l'égard de ceux qui reviennent à lui ! Vous êtes, Seigneur, un Dieu puissant et miséricordieux, lent à la colère et riche en bonté. »

Ne l'avons-nous pas expérimenté par nous-même ? Célébrons donc avec reconnaissance cet attribut divin qui est en Jésus le trait dominant de son caractère. Que ce nous soit une des raisons de nous attacher plus étroitement à lui, afin que sauvés, guéris, éclairés, pardonnés par lui ici-bas, il nous soit donné de célébrer éternellement au ciel ses divines miséricordes : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. PIERRE ET S. PAUL

I

« VOICI QUE NOUS AVONS TOUT QUITTÉ POUR VOUS SUIVRE »

Mes frères,

Quoique cette parole puisse convenir à beaucoup d'autres, il se trouve qu'elle convient plus principalement aux saints Apôtres Pierre et Paul, d'abord parce que c'est S. Pierre qui l'a prononcée, et ensuite parce que l'Eglise la répète et la leur applique dans la solennité d'aujourd'hui.

On nous dira sans doute : Qu'est-ce que ces gens-là ont donc quitté ? ils n'avaient rien, ou pas grand' chose ! — « Parler ainsi, dit S. Grégoire, c'est oublier que Dieu regarde surtout l'amour qui réalise cet abandon, et non le poids ou la valeur de ce que l'on quitte. »

Il y en a qui sont pauvres par la volonté et en réalité. Ceux-là sont les vrais pauvres, comme dit S. Bernard. Ce n'est pas la pauvreté qui est une vertu, mais c'est l'amour de la pauvreté. — D'autres sont pauvres en réalité, parce qu'ils n'ont rien ; mais ils ne le sont point par la volonté, parce qu'ils voudraient bien posséder des richesses. Ceux-là ne sont pas de vrais pauvres ; ils méritent plutôt le nom de riches. Sénèque, un philosophe païen cependant, dit aussi qu'on ne peut pas appeler pauvre tout homme qui n'a rien, mais bien celui qui n'a rien et qui se réjouit de ne rien posséder. — Il en est d'autres qui sont pauvres par la volonté, mais non en réalité, comme sont certains riches qui ne

sont pas attachés à leurs richesses et qui les distribuent en larges aumônes. — Il en est d'autres enfin qui ne sont pauvres ni par la volonté, ni en réalité : tels sont les riches qui ont de la fortune et qui y tiennent de tout leur cœur.

De tout cela nous pouvons conclure que nos deux saints Apôtres furent vraiment pauvres parce que, volontairement et effectivement, ils quittèrent tout, non seulement ce qu'ils avaient, mais encore tout désir de posséder. S. Grégoire dit très bien : « C'est quitter beaucoup que de ne rien se réserver. C'est quitter beaucoup que de quitter tout ce que l'on a, si peu que ce soit. C'est quitter beaucoup que de renoncer au désir même de posséder. » D'où il conclut que les Apôtres ont abandonné tout ce que les autres — ceux qui n'ont pas suivi le Christ — pouvaient convoiter.

Nos saints Apôtres peuvent donc dire en toute vérité : « Voici que nous avons tout quitté. » Et nous, nous devons dire que cet abandon des biens temporels est *admirable,* par la manière héroïque dont il est accompli ; que cet abandon est *universel,* parce qu'il est sans réserve. Ils n'ont pas agi comme Ananie et Saphire qui prétendaient avoir tout abandonné, et parce qu'ils mentaient et s'étaient réservé quelque chose, furent punis de mort (Act., v, 1-11).

« Nous avons tout quitté, » voyons cela de plus près.

I. — *Ils ont quitté le péché*

Il y a trois choses que, nous autres, comme les Apôtres, nous devons quitter. — C'est d'abord *le péché,* qui souille l'âme, au fond de nous-mêmes. Rien n'est plus dommageable au cœur de l'homme que le péché. Croyez-en l'affirmation de N.-S. : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme; mais ce qui sort de la bouche, voilà ce qui souille l'homme. » Et comme S. Pierre demandait une explication : « Ne comprenez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche va au ventre et est rejeté en un lieu secret ? Mais ce qui sort de la bouche vient du cœur, et c'est là ce qui souille l'homme. Car, c'est du cœur que viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les impudicités, les vols, les faux témoignages, les paroles injurieuses ; voilà ce qui souille l'homme. » (Mt., xv, 10).

Ainsi donc, c'est le péché qu'il faut quitter tout d'abord et avant tout pour avoir le cœur pur. — Et comment quitter le péché ? — Par la contrition du cœur, par la confession des lèvres, par les œuvres satisfactoires. C'est l'exemple que nous a laissé S. Pierre. Après son reniement, il s'est repenti et a pleuré amèrement. — Et S. Paul, après avoir persécuté les chrétiens, s'est repenti et a supporté d'innombrables épreuves. — Les obstinés, qui ne veulent rien entendre, seront traînés aux enfers pour les supplices, et non pas pour un an, ni pour mille ans, mais pour toujours !

II. — *Ils ont quitté le monde*

C'est aussi *le monde* qu'il faut fuir, comme les Apôtres que nous célébrons.

Le monde entraîne à la vanité, dont il nous donne le goût, et il nous fait perdre le goût du Christ. Ecoutez ce que S. Jean écrivait à ses disciples à ce sujet : « N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour de Dieu le Père n'est point en lui ; car tout ce qui est dans le monde, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie, ne vient point du Père, mais du monde. Le monde passe, et sa concupiscence aussi. » (I Jo., II, 25). Il faut donc laisser tout cela, l'abandonner, le fuir, non pas seulement en réalité, mais aussi par le cœur.

C'est ce qu'ont fait nos saints Apôtres. Ils savaient qu'on ne peut pas suivre le Christ, avec les épaules chargées, si l'on veut marcher du même pas avec lui. Et c'est N.-S. lui-même qui a tracé en détail le programme de cet abandon total : « Je vous le dis en vérité, nul ne quittera sa maison, ou ses frères ou ses sœurs, ou son père ou sa mère, ou ses enfants, ou ses champs, à cause de moi et à cause de l'Evangile, qu'il ne reçoive maintenant, en ce temps présent, maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs, au milieu même des persécutions, et dans le siècle à venir, la vie éternelle. » (Mc., x, 29).

En vérité, m. f., n'est-ce pas gagner au change ? Quitter la boue pour gagner le ciel ! Le ciel vaut autant que vous avez, dit S. Bernard, ce que vous avez suffit à le payer. Et même, dit S. Augustin, il s'achète par la pauvreté. C'est ce qui avait été proclamé par la bouche d'Isaïe : « Vous tous qui avez soif, venez aux sources, et vous qui n'avez pas d'argent, venez, achetez et mangez. » — Venez, achetez sans argent? Isaïe insiste : « Sans rien donner en échange, achetez du vin et du lait, c'est-à-dire par la bonne volonté. » — Et N.-S. lui-même, pour nous donner l'exemple, dit : « Je quitte le monde, et je vais au Père. » (Jo., XVI, 18).

III. — *Ils se sont renoncés eux-mêmes*

Enfin, il faut *se quitter soi-même,* à l'exemple de nos deux saints Apôtres, et se donner tout entier au Christ.

Se quitter soi-même, c'est se renier soi-même, abdiquer sa volonté propre, pour s'en remettre à la volonté divine. Se renier soi-même, c'est ne plus se soucier de soi, et se préparer à mourir pour le Christ. C'est ce que disait S. Pierre : « Seigneur, je suis prêt à aller avec vous, et en prison et à la mort. » (Luc, XXII, 33). Cette parole qu'il disait alors présomptueusement, il l'a pleinement réalisée dans la suite. — Et S. Paul, aux fidèles qui le dissuadaient de monter à Jérusalem où l'on voulait le tuer : « Pour moi, je suis prêt, non seulement à porter des chaînes, mais encore à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus. » (Act., XXI, 13).

* *

M. f., vous avez bien remarqué dans l'Evangile comment, à la première invitation de Jésus, S. André et S. Pierre ont tout quitté pour le suivre. Cependant ils n'avaient encore vu aucun miracle.

S. Paul, sur le chemin de Damas, obéit lui aussi au premier appel de Jésus.

Nous n'en sommes pas là, nous autres, qui avons vu tant de choses, qui savons tant de choses de la personne de J.-C. et de son œuvre, et des merveilles de l'histoire de l'Eglise. Nous sommes attachés à la terre et à ses biens, au monde et à ses enchantements perfides. Ni les promesses, ni les menaces, ne viennent à bout de nos habitudes.

Que faire ? Nous souvenir que rien n'est impossible à Dieu, et le supplier, par l'intercession des saints Apôtres Pierre et Paul, de changer nos cœurs par sa grâce afin que nous quittions non seulement le péché, mais aussi le monde et nous-mêmes. Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPETUELLE

I

LE PRISONNIER DU TABERNACLE

Mes frères,

L'Evangile nous dit qu'au jour du Jugement, si nous avons pratiqué la charité envers le prochain, le Souverain Juge nous dira, entre autres considérants : « J'étais prisonnier, et vous m'avez visité. » (Mt., XIV, 38). Et si nous lui demandions quand nous l'avons vu en prison, il pourrait nous montrer ce modeste tabernacle qui surmonte nos autels et nous dire : « Voilà ma prison sur la terre, ma prison eucharistique, ma prison d'amour. Quand vous veniez visiter le Saint-Sacrement, c'est moi que vous visitiez. »

C'était autrefois, où et quand la loi le permettait, une grande œuvre de charité que de visiter les prisonniers, de compatir à leurs souffrances, même méritées, et de les soulager dans leurs besoins. Quoique coupables, les détenus sont nos frères et ils ont droit à notre commisération.

Or, il y a sur la terre un prisonnier dont les hommes ne s'occupent guère, qu'ils dédaignent, qu'ils délaissent, qu'ils abandonnent à lui-même : c'est N.-S. Jésus-Christ. Il est cependant digne du plus haut intérêt. C'est un prisonnier de marque, le plus illustre que jamais prison ait connu, c'est le Fils du Roi des rois, c'est le Verbe de Dieu fait chair. Ne voudrons-nous pas nous apitoyer sur lui et le consoler en le visitant ?

* *

1. *Il est prisonnier*. Sa patrie est le ciel : il en est venu pour nous. Le lieu de sa captivité, c'est la terre. Sa prison, c'est le tabernacle où il a daigné fixer sa demeure au milieu de nous ; c'est aussi l'Hostie sous les espèces de laquelle il se tient caché et dont il est à ce point dépendant qu'il y attache sa présence au milieu de nous.

2. Il est *prisonnier volontaire*. Nul ne l'a contraint à se vouer ainsi à la détention. Son amour seul le fait descendre sur l'autel, son amour seul l'y tient enchaîné. On plaint les prisonniers de guerre enfermés dans des camps de concentration ; on a une certaine pitié même pour ceux qui sont internés pour leurs crimes. On admire ceux qui, de leur plein gré, se sont faits captifs pour leurs frères : un Paulin de Nole qui, pour délivrer le fils unique d'une veuve infortunée, s'est fait esclave à sa place ; un Vincent de Paul qui, pour permettre à un forçat d'aller assister sa famille affligée, se substitue à lui dans les fers. Combien plus digne d'admiration le Dieu de l'Eucharistie s'enfermant dans le Tabernacle afin d'être notre compagnon dans cette vallée de larmes ! Aucun intérêt personnel ne l'y a poussé. De ce mystère il faut dire ce que le Prophète affirme de la Rédemption : « *Quoniam ipse voluit*, il l'a voulu. » (Is., LIII, 7).

3. Il est *prisonnier à perpétuité*. Il l'est depuis tantôt vingt siècles, il l'est aujourd'hui, il le sera jusqu'à la fin des temps, et le jour et la nuit. Il pourrait s'échapper, ce semble, quand nos églises sont fermées, quand les visiteurs se sont retirés, quand les ténèbres étendent leur voile sur la terre et invitent la nature et les hommes au repos. Non, il lui plaît de rester toujours. A tous les instants, sans discontinuité, il est là et demeure notre captif. Dans tous les temps jusqu'à la consommation des siècles, il y sera. Ceux qui viendront après nous, de génération en génération, le trouveront là comme nous l'y trouvons nous-mêmes.

4. Un prisonnier est *privé de sa liberté*, il ne peut se rendre où il veut : il ne peut quitter sa prison quand il lui plaît, il est sous la dépendance de ses geôliers. Le Dieu-Hostie a renoncé à sa liberté d'action ; son état eucharistique ne lui permet plus de se répandre au milieu des hommes, comme durant sa vie mortelle, pour bénir, guérir, recevoir les acclamations des foules. C'est le prêtre qui détient la clef de sa prison, qui est, en quelque sorte, gardien du divin Captif, qui commande en souverain maître à l'Hostie.

5. Un prisonnier *porte un vêtement spécial* : c'est la livrée humiliante des détenus. Au Saint-Sacrement, Jésus a pris, lui aussi, une livrée d'humilité et de servitude qui le rend méconnaissable : ce sont les espèces sacramentelles. Que sont devenues sa grandeur, sa beauté, sa sagesse, sa puissance, son immensité ? On peut lui appliquer la parole du Prophète qui concerne l'Homme de douleurs : « *Non est ei species, neque decor... et non erat aspectus* » (Is., LIII, 2) ; et l'on serait tenté de lui dire comme les princes des prêtres au pied de la croix : « Si vous êtes vraiment le Fils de Dieu, » sortez de votre prison et montrez-vous dans l'éclat de votre puissance !

6. Un prisonnier est *exposé à toutes les insultes*. On l'accable d'outrages, on le poursuit de réflexions méprisantes. Comme au jour de sa Passion, Jésus-Hostie, en traversant les nations et les siècles, entend les blasphèmes des impies, les sarcasmes des hérétiques, les dérisions des indifférents ; il reçoit les soufflets des sacrilèges, les crachats des impudiques, les outrages des mauvais chrétiens. Jamais prisonnier n'inspira moins de pitié ni ne fut en butte à de plus indignes traitements.

7. Un prisonnier est *enfermé pour ses crimes*, ordinairement du moins. Quel est le crime du Dieu-Hostie ? Ah ! son crime, c'est le composé, c'est la synthèse, c'est l'assemblage de tous les crimes dont il s'est chargé, pour nous en délivrer. Son crime, son grand crime, c'est son amour excessif pour nous, qui lui a fait prendre en pitié cette dégradante captivité à laquelle, par le péché, l'humanité s'était misérablement assujettie. « J'ai vu, dit-il, la captivité de mon peuple. » (Bar., IV, 10). Il est venu sur la terre pour nous en délivrer.

Et dans sa prison d'amour, le Dieu-Hostie, continuant l'immolation mystique de la messe, ne se lasse pas d'offrir à son Père ses satisfactions, ses mérites, ses prières, son sang, pour la rémission de nos péchés. Par les divines influences de son Eucharistie, il ne cesse pas de rompre les chaînes de nos péchés : l'orgueil, la cupidité, la sensualité. Sa mission de libérateur ne prendra fin que quand le monde sera détruit, quand il n'y aura plus d'hommes pour offenser Dieu, plus de péché à expier. Alors, quittant définitivement la terre, abandonnant nos tabernacles, terminant sa vie eucharistique, il entraînera triomphalement à sa suite, comme au jour de son Ascension, tous les justes qu'il aura délivrés de la captivité. (Eph., IV, 8).

En attendant, et comme gage, comme moyen de cette bénie délivrance, il demeure avec nous dans le Sacrement de l'amour, retenu par des liens d'amour, des intentions d'amour. Que prétend-il, en effet, si ce n'est, comme il l'a dit, de nous attirer à son cœur par les chaînes de sa dilection ? (Os., XI, 40).

* *

Oh ! m. f., rendons-nous enfin aux poursuites de notre adorable Prisonnier ; acceptons les chaînes de ce divin Séducteur, laissons-nous prendre à ses aimables pièges. Sainte Marguerite-Marie disait : « J'ai eu jusqu'ici trois désirs si ardents que je les regardais comme trois tyrans, qui me faisaient souffrir un continuel martyre, sans me donner un seul moment de repos. Ces trois désirs étaient d'aimer parfaitement mon Dieu, de souffrir beaucoup pour son amour et de mourir par l'ardeur de son amour. »

Par reconnaissance envers le divin Prisonnier de nos autels, brisons courageusement les chaînes du monde, du péché et de nos passions ; embrassons généreusement l'heureuse servitude de l'amour divin. Le monde, l'enfer veulent nous enchaîner pour nous perdre ; le Dieu-Hostie veut nous enchaîner pour nous sauver : ses liens sont des liens de salut (Eccli., VI, 31) : laissons-nous prendre et enlacer par eux. Ainsi soit-il.

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

IX

L'EUCHARISTIE SOURCE DE PUISSANCE

Mes frères,

Il faut que vous sachiez que l'heure de vos communions est pour vous l'heure de votre puissance.

En toutes choses, nous sommes plus puissants que nous ne croyons. Nous sommes par nature des activités et des forces ; tout ce qu'il y a de bien, de bon et de beau sur la terre est le résultat de notre effort. Mais nous ne sommes pas si puissants que nous ne soyions en même temps extraordinairement faibles et limités dans notre puissance. Nous pouvons quelque chose ; nous ne pouvons pas tout, et il est des cas où nous ne pourrions rien sans le secours de Dieu.

Or, voici que dans la communion nous le possédons, ce Dieu. Le Christ est en nous, ce Christ dont S. Paul a dit : « Tout est en lui, tout est de lui, tout est par lui. » (Rom., XI, 26).

Tout est en lui : c'est-à-dire, il est plus grand que l'univers. Les astres innombrables et tout le ciel se meuvent en lui, et tous les êtres, vivants ou non, évoluent dans son immuable Essence.

Tout est de lui : tout ce qui existe vient de lui, sort de lui, coule de lui, la matière, l'esprit, tout.

Tout est par lui : c'est-à-dire, rien de ce qui est ne conserverait son être, s'il ne le gardait dans l'existence. Vous, les astres, vous tomberiez de là-haut, si sa main ne vous retenait ; vous, les anges, vous perdriez votre splendeur, si sa main ne maintenait votre couronne sur votre front ; vous, les hommes, vous n'auriez ni force, ni esprit, ni génie, ni grâces, ni vertus, si vous ne les teniez de sa munificence !

Voilà Celui que nous avons en nous quand nous communions.

C'est pourquoi je dis que cette heure bénie est l'heure de votre puissance, l'heure où votre pouvoir est grand sur le Cœur divin, grand pour vous, pour les autres, pour le monde tout entier.

Je veux tenter de vous démontrer brièvement ces vérités consolantes.

I

L'heure de votre communion est l'heure de votre puissance. Pourquoi ?

Parce que, grâce à la communion qui a déposé le Christ en vous, le Christ est tout en vous et tout à vous. Lui-même l'a dit positivement : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole et mon Père l'aimera ; nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure. » (Jo., XIV, 23). Assurance prodigieuse !

Jésus est en vous et il n'y est pas seul : son Père céleste est avec lui ! Si vous priez et demandez, c'est lui qui prie et demande avec vous. Le Père est là qui l'écoute. Comment sa puissance et sa bonté pourraient-elles refuser quoi que ce soit à son Fils et à l'âme qui l'aime ? En une heure pareille, il n'est pas de roi sur la terre qui ait une puissance égale à la vôtre !

Vous avez retenu sa parole affirmative : *Si quelqu'un m'aime*. Or, cette heure de votre communion est bien l'heure où vous l'aimez. Iriez-vous à lui, si vous ne l'aimiez pas ?

L'amour se mesure au sacrifice.

C'est le matin. Le soleil est à peine levé, si même ce n'est pas encore l'obscurité de la nuit. Il fait froid, il pleut, il neige. Comme vous seriez bien dans la tiédeur de votre lit ou de votre chambre ! Sortir, affronter cette intempérie ou ces frimas, quel ennui !... Quelle tentation de lâcheté ! Quel sacrifice ! Eh bien ! ce sacrifice, vous le faites, souvent, tous les jours peut-être ; n'est-ce pas une preuve que vous aimez Jésus ? — La saison est plus clémente, mais il faut se gêner pour aller à l'église. C'est loin, il faut traverser la ville ou le bourg ; il faut affronter les regards ironiques ou peut-être hostiles. C'est encore un sacrifice. Eh bien ! ce sacrifice, vous le faites. N'est-ce pas une preuve que vous aimez Jésus ?

Ce n'est pas tout. Aller communier, c'est aller vers un Dieu qui vous aime, certes, mais dont vous connaissez les sévères exigences. Il veut bien se donner à vous, mais à une condition : c'est que vous vous donnerez à lui. Vous savez qu'il vous demandera de lui immoler vos défauts et certaines habitudes qui vous sont chères ; vous savez que vous ne devez plus être du monde, penser comme le monde, agir comme le monde. Quels efforts pour en arriver là !

Je me souviens qu'un matin de septembre, alors que j'avais douze ans, je fis la sainte communion aux côtés de ma mère. C'était la fête de mon village natal, et elle avait voulu que nous la sanctifiions tous les deux en approchant ensemble de la Sainte Table. Le soir, la fête tourna au profane; les violons et les cornets à pistons et les clarinettes se mirent à remplir les rues d'une harmonie quelque peu brutale. Mes nerfs d'enfant en furent violemment secoués, et d'un mouvement instinctif je m'élançais à la suite des musiciens qui allaient se rassembler et danser. Je me sentis retenu par le bras : « Quoi ! tu suivrais ces gens-là, un jour où tu as communié ! » C'était ma mère qui m'adressait ces paroles. Je me calmai aussitôt. J'avais compris que celui qui communie n'est plus du monde : son cœur est au-

dessus ; ses amours sont ailleurs ! Eh bien ! le sacrifice que je fis ce jour-là, vous le faites toutes les fois que vous recevez l'Hostie. N'est-ce pas une preuve que vous aimez Notre-Seigneur ?

Non, vous n'hésitez pas ; vous êtes décidés à tous les sacrifices, quoi qu'il vous en coûte ; et c'est bien une preuve que vous l'aimez !

Vous l'aimez, mais lui aussi vous aime, et ces deux amours vont à la rencontre l'un de l'autre.

Il vous aime, puisqu'il vous attend dans son tabernacle, dans cette prison où il s'est enfermé pour l'amour de vous.

Il vous aime, puisqu'il va en sortir pour se donner tout entier à vous.

Il vous aime, puisque maintenant que vous vous êtes battu la poitrine, il est en vous aussi vraiment qu'il est au ciel.

Il vous aime, et il est le Tout-Puissant, le Possesseur de tout. Pourrait-il vous refuser quoi que ce soit, à vous qui l'aimez, à vous qu'il aime ?

Sainte Marguerite-Marie raconte qu'un jour Jésus lui demanda son cœur. « Il le mit, nous dit-elle, dans le sien adorable, dans lequel il me le fit voir comme un petit atome qui se consumait dans cette ardente fournaise. Il le remit dans le lieu où il l'avait pris, en me disant : « Voilà, ma bien-aimée, un précieux gage de mon amour ! »

Ainsi fait le Sauveur quand, dans la communion, nous le recevons, non plus spirituellement, mais réellement. Notre cœur, il le met aussi dans son cœur et il nous dit comme à sa sainte amante : « Je t'aime ! Tout ce qui est à moi est à toi, car l'amour rend tous les biens communs. Demande, tu recevras. Tu n'as qu'à puiser dans mon cœur ! »

Il est en nous ; il est à nous ; tout ce qui lui appartient est à nous. « Sa fortune est à nous, » disait une sainte âme. Mot magnifique, et qui nous ouvre de merveilleux, de prestigieux horizons.

Connaissez-vous la fortune de Jésus ?

La fortune de Jésus, ce sont les vertus qu'il inspire et qu'il fait fleurir dans les âmes, sous le souffle de son esprit.

La fortune de Jésus, c'est la puissance qui émane de lui, et qui donne aux siens la force de vraincre les tentations, qu'elles viennent du démon ou de notre mauvaise nature.

La fortune de Jésus, c'est la grâce qui est le germe de la gloire et c'est le ciel lui-même.

Cette fortune est à lui ; elle est aussi à vous, puisque vous ne faites plus qu'un avec lui. Riches de sa richesse, vous avez la puissance des riches spirituels, et il n'est rien qu'avec son divin concours vous ne puissiez accomplir dans l'ordre du bien et du salut. Vos faiblesses natives se transforment en énergies victorieuses, tout vous est possible de ce qui fait les saints. Pour rappeler un mot de S. Paul : ceux qui communient *peuvent tout en Celui qui est leur force.*

Demandez donc, m. f., votre part de la fortune de Jésus, elle vous sera accordée, parce que vous l'aimez et parce qu'il vous aime.

II

L'heure de la communion est l'heure d'une puissance dont vous pouvez user pour vous-mêmes; c'est aussi l'heure d'une puissance dont vous pouvez user pour d'autres que pour vous.

Nous ne devons jamais être égoïstes, à plus forte raison ne devons-nous pas l'être dans l'exercice de la puissance surnaturelle qui nous est accordée dans la communion. Or, cette puissance est aussi réelle quand nous en usons pour les autres que quand nous en usons pour nous. Les raisons, dans l'un et l'autre cas, sont les mêmes.

Que de grâces ont été obtenues par la prière de saintes âmes, qui surent intéresser le Cœur sacré de la Victime divine aux intérêts d'autrui !

Vous voyez dans toutes les chapelles des *ex-voto* scellés aux murailles, en souvenir des grâces obtenues par l'intercession de la Sainte Vierge, de la Petite Sœur sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, de tous les Bienheureux que l'Eglise a mis sur ses autels. Si l'on appliquait des *ex-voto* au tabernacle ou à la Sainte Table, le sanctuaire tout entier disparaîtrait sous ces riches témoignages de la reconnaissance, car depuis vingt siècles, du Cénacle à notre temps, c'est journellement que les communiants obtiennent des faveurs de Celui qu'ils reçoivent dans leur cœur.

J'ai lu qu'une humble sœur converse, Jeanne-Bénigne Gojos, avait eu connaissance par révélation que Dieu, à cause d'elle, avait délivré de la guerre deux nations. Les grâces obtenues ne sont pas toujours, naturellement, d'une aussi grande portée. Et encore, qui sait si nos demandes au Dieu de l'Eucharistie, quand nous prions pour la paix des peuples, pour la sécurité et la prospérité de notre pays, pour la Sainte Eglise, qui sait si ces prières n'arrêtent pas les malheurs qui se préparent dans l'ombre? Ceux qui le nieraient n'en savent rien, et nous, connaissant l'infinie Miséricorde divine, nous avons des raisons de le croire !

Mais il n'est pas que ces grâces de portée immense que nous puissions obtenir en cette heure de notre puissance. Il nous est loisible d'implorer des grâces plus humbles, grâces d'ordre spirituel, grâces d'ordre temporel, grâces de conversions, grâces de guérisons, grâces de paix, tant de grâces dont nous voyons notre prochain si lamentablement dépourvu.

Demandez ; c'est l'heure.

L'heure de la communion, m. f., c'est l'heure de demander à Jésus de s'intéresser à toutes les causes qui vous tiennent au cœur.

C'est l'heure de demander ce que vous voyez qui manque à votre famille : la bonne entente, l'union, les biens naturels et surnaturels dont elle est privée.

C'est l'heure de demander la conversion de telle ou telle personne que vous aimez ou qui vous aime.

C'est l'heure de demander les biens temporels qui retireraient des malheureux de leurs angoisses et de leurs tristesses.

C'est l'heure de demander l'assistance d'En-haut pour votre pays.

C'est l'heure de demander le triomphe de la Sainte Eglise.

Penchez-vous sur votre cœur, rappelez vos souvenirs ; regardez autour de vous, voyez les multiples besoins de tant d'âmes et de tant d'œuvres utiles. C'est l'heure de demander la bénédiction qu'elles appellent et attendent.

Ce que d'autres ont obtenu, pourquoi ne l'obtiendriez-vous pas ? Si vous n'implorez rien qui soit en contradiction avec le plan divin et les desseins de la Providence, pourquoi ne seriez-vous pas exaucés?

* *

Usez donc, m. f., de la puissance surnaturelle que vous donne Notre-Seigneur dans la communion. Usez-en pour vous et à votre bénéfice ; usez-en pour le prochain et à son profit. Si un trésor était mis à votre disposition avec la liberté d'y puiser à vo-

lonté, hésiteriez-vous à en utiliser l'aubaine, à en profiter vous-mêmes, à en faire profiter ceux qui vous sont chers ? Le trésor des dons célestes est là sous vos yeux, à portée de votre main. Vous n'avez, pour ainsi dire, qu'à étendre le bras pour y prendre ce que vous désirez. N'hésitez donc pas. Notre-Seigneur, s'adressant à tous les hommes, dit : « Demandez et vous recevrez ! » Si Dieu est prêt à remplir les vœux de quiconque élève vers lui sa pensée, avec quelle bonté plus empressée ne vous écoutera-t-il pas ?

Il vous écoutera ; il vous écoutera comme il en a écouté et exaucé tant d'autres, n'en doutez pas.

Il me semble parfois que le sort du monde est entre vos mains. Jésus s'est formé au Cénacle une tribu sainte qui n'ayant plus, ce semble, d'autre patrie que l'autel, d'autre aliment que le Pain de l'autel, n'a aussi d'amour, de pensée et de vie que pour le Dieu de l'autel. Que de flots d'encens qui montent vers les cieux ! Que d'harmonieux cantiques à faire envie aux anges ! Que de prières ardentes ! Que de mains pieusement étendues ! Que de larmes versées, et qui valent mieux que les joies ! Que de joies douces senties au fond de l'âme et qui valent mieux que tous les plaisirs ! Que de jours heureux dont on a dit : « Chacun vaut mieux qu'un siècle ! » Que de saintes veilles dont on a dit : « Cette nuit est une lumière au milieu de mes délices ! » Que de célestes désirs, que de paroles brûlantes, que de grandes actions consommées !... Et Celui qui voit tout cela, cet encens, ces cantiques, ces fronts penchés, ces mains suppliantes, ces larmes de joie, ces veilles, ces sublimes dévouements inspirés par son amour, ce Dieu si bon serait sourd à vos prières ?... Vous sentez bien que c'est impossible !

Ayez donc foi et confiance ! Souvenez-vous qu'en cette heure sacrée, heure d'union, heure de possession, heure d'effusion et d'amour, votre puissance est grande sur le Cœur du Maître souverain du ciel et de la terre. Usez-en, encore une fois, pour votre bien, pour le bien des âmes et le bien du monde. Ainsi soit-il.

Quatrième partie
L'Eucharistie à la mort et au delà

I

L'EUCHARISTIE AUX APPROCHES DE LA MORT

Mes frères,

La plus grande épreuve de la vie, la dernière et suprême épreuve de la vie, ai-je besoin de vous le dire ? c'est la mort. C'est au moment de mourir, au moment de quitter le monde, nos aimés, nos biens, notre corps lui-même, dans les angoisses du départ et les souffrances de la fin, que nous avons plus besoin de force et de secours.

Que je plains les malheureux qui, en cette heure douloureuse et redoutable, n'ont rien de plus auprès d'eux qu'une famille éplorée, dont les larmes sans foi et sans espérance sont aussi stériles que les eaux de la mer qui baigne le sable des rives ! Que peuvent les sanglots pour celui dont la détresse voudrait être consolée ? Que sont même les plus sincères regrets et les plus grandes tendresses elles-mêmes pour celui qui sait qu'il va disparaître de la scène, et qu'il n'est aucun regret, aucune affection, aucun amour capable de le retenir sur cette terre ?

Nous, m. f., nous avons, pour cette heure suprême, un consolateur et un soutien incomparable : c'est, vous le devinez, le Dieu du Tabernacle et du Viatique, le Dieu de l'Eucharistie.

Comment il nous assiste en cette fin de notre vie terrestre, c'est ce que je voudrais vous montrer, en vous parlant :

1° de l'Eucharistie, préparation à la mort,

2° de l'Eucharistie, suprême consolation à l'heure de la mort,

3° de l'Eucharistie, espoir de délivrance à l'heure de la mort.

I. — *L'Eucharistie, préparation à la mort*

L'Eucharistie est une préparation à la mort, quand l'heure a sonné du départ : la chose est certaine et je vous le montrerai tout à l'heure. Mais je veux dire et je dis davantage : je prétends que l'habitude de communier est le plus efficace des moyens mis à notre disposition pour nous préparer au grand passage. Vous allez le comprendre.

1. D'abord, pour bien communier, il faut purifier son âme. Etre sans péché grave est la condition essentielle, avec la foi, pour approcher dignement du Dieu-Hostie.

De même, pour bien mourir, il faut être pur ou purifié.

« Que faut-il pour voir Dieu ? » se demandait Socrate. Et il se répondait à lui-même : « Etre pur et mourir ! » Belle pensée, profonde et vraie. Notre-Seigneur, avec une autre autorité que celle du philosophe grec, nous dit : « Soyez prêts ! » c'est-à-dire, « soyez purs ! »

Pour bien mourir il suffit donc d'être pur; celui qui est pur est toujours prêt à paraître devant le Juge. Or celui qui communie a purifié son âme par la pénitence, dans la ferme volonté des réformes nécessaires, dans le sincère retour au bien, dans le sacrifice et quelquefois dans les larmes. Il est pur, il est donc prêt.

2. Pour bien mourir, ou mieux pour ne pas éprouver les épouvantes de la mort, il faut avoir quelque expérience du monde invisible dans lequel on va entrer. Or, celui qui communie est habitué à faire abstraction des perceptions des sens. N'avez-vous pas remarqué qu'en recevant l'Hostie, le fidèle ferme les yeux, comme pour se séparer de tout ce qui est extérieur, et se trouver face à face avec Dieu seul? Par la foi donc, il est familier avec le monde invisible. Il sait que le Dieu qu'il reçoit habite ce monde, et qu'il en est le Roi. Il sait que là est son bonheur. Il n'a pas à trembler devant cet inconnu de l'au-delà.

L'incrédule mourant ne peut chasser de son esprit qu'il va tomber dans un gouffre. Sa plus grande consolation, — consolation affreuse, — c'est la pensée qu'il ne sera plus rien, et que le néant va l'envelopper dans un vide sans fond et éternel. Le chrétien, lui, sait que, les choses de la terre évanouies, il aura sous les yeux des merveilles incomparablement plus belles et plus douces, et il part pour le ciel comme pour un délicieux voyage.

3. Et puis, la fréquentation de l'Eucharistie anime et exalte en nous l'amour de Dieu. C'est par amour que nous allons à lui : c'est par amour qu'il vient en nous. Que de fois, dans nos communions, nous lui avons dit : « Seigneur, je vous aime. Rien ni personne ne m'est plus cher que vous ; pour vous, je mourrais ! et, ce qui est peut-être plus difficile, je vivrai pour vous ! » Que de fois, en souvenir de nos communions, nous avons combattu pour lui rester fidèles ; nous avons, pour lui plaire et lui mon-

trer la sincérité de nos promesses, sacrifié nos plaisirs et jusqu'à nos désirs. De ce fait, une sainte familiarité s'est établie entre lui et nous, une familiarité qui exclut la crainte. Vienne donc l'heure de la rencontre dans la mort ; quelles qu'aient été nos fautes, nous n'aurons pas peur. La mort ne nous jette pas au pied d'un étranger redoutable ; elle nous jette dans les bras d'un ami.

Comprenez-vous maintenant comment, par la communion, nous nous préparons à la mort ? D'autres peuvent trembler ; pas nous !

II. — *L'Eucharistie, suprême consolation*

J'ajoute que l'Eucharistie est la suprême consolation à l'heure de la mort.

Elle est déjà une telle consolatrice au cours de la vie, qu'elle en supprime ou pour le moins en adoucit les maux.

Nous savons tous qu'elle nous console dans nos épreuves. Celui qui communie est soulevé par la présence de Jésus dans son cœur au-dessus de toutes les misères du monde. Ici, j'en appelle à votre expérience. Vous savez, pour l'avoir éprouvé, que lui seul peut soulager certaines douleurs, apaiser l'amertume de certaines déceptions, mettre un baume adoucissant sur certaines blessures.

Il n'existe pas pour l'homme malheureux de soutien comparable, sur cette terre, à la divine Eucharistie. Elle est pareillement le merveilleux soutien de l'âme arrivée au terme de sa vie terrestre.

L'Eucharistie nous donne le courage de quitter le monde. Nous quittons le monde et le monde nous quitte, mais Dieu nous reste.

L'Eucharistie nous donne le courage de quitter nos amis et nos parents. C'est une grande douleur de s'éloigner de ceux qui nous aiment d'un tendre amour, ne fût-ce que pour un voyage de quelques semaines et même de quelques jours. Que de fois des larmes nous sont venues aux yeux, en serrant des mains que nous savions bien que nous pourrions étreindre de nouveau après une courte absence ! Jugez par là de la douleur d'un pauvre être qui se voit sur le point de dire à ses aimés un adieu éternel !

Mais que cet être ait la foi en Jésus, qu'il ait Jésus dans son cœur, tout change, car il sait que la mort qui l'attend n'est qu'un faux départ, que ces aimés qu'il doit laisser sur la terre, il les retrouvera dans un monde meilleur, et qu'en attendant il jouira dans le ciel d'un amour d'une douceur inégalée.

L'Eucharistie nous donne le courage de quitter notre corps, ce vieil ami d'enfance et ce compagnon de toute la vie. Ami et compagnon peu sûr, car il nous a joué, au cours des ans, plus d'un mauvais tour ! Que de fois il s'est rebellé contre l'âme et l'a entraînée au mal ! Que de maladies, blessures, infirmités, il nous a fait souffrir ! N'importe, il fait partie de nous-mêmes ; il nous est cher ; l'abandonner à l'effroyable sort qui l'attend dans la tombe nous est dur, et peut-être cette séparation inévitable est-elle pour nous la plus cruelle !

L'Eucharistie reçue à nos derniers jours nous rend plus facile ce sacrifice obligé. Celui qu'elle nous apporte est le Dieu des magnifiques promesses de résurrection qui ont soutenu les martyrs dans leurs tourments mortels, et qui ont consolé, à l'heure de la rupture de tous les liens, les croyants de toutes les générations. Parce qu'il a affirmé que ceux qui le reçoivent, il les ressuscitera au dernier jour, assurés de retrouver l'intégrité de notre être, nous laissons avec moins de peine une dépouille qui nous sera rendue allégée et transfigurée.

C'est ainsi que l'Eucharistie est la suprême consolation à l'heure de la mort.

III. — *L'Eucharistie, espoir de délivrance*

Enfin, m. f., l'Eucharistie est notre ferme espoir de délivrance après la mort.

Quelle que soit la foi du chrétien mourant, si ferme et assurée que soit son espérance, il ne sent pas moins qu'il est un pécheur et qu'il va rencontrer son Juge. Le moment va venir — et il est tout proche — où il lui va falloir rendre compte de tous ses actes et payer sa dette jusqu'au dernier centime.

Il connaît les mérites infinis de son Rédempteur et l'infinie miséricorde de son Dieu. Malgré tout, un purgatoire sévère l'attend sans doute. Il le sait, mais il sait aussi qu'il ne tardera guère à en être délivré. Comment le sait-il ? Regardez : le prêtre est à son chevet ; il dépose le corps de Jésus sur ses lèvres ; c'est le saint Viatique. Ce Jésus, le chrétien mourant le reçoit avec amour ; il se confie à lui ; il lui offre sa vie ; il lui abandonne son âme. Son désir, c'est qu'il l'emmène avec lui. Comment ce Dieu si bon et si tendre le laisserait-il longtemps loin de lui ? Non, non, ce Dieu qu'il aime et dont il est aimé ne le laissera pas longtemps en exil ! Deux amours volent à la rencontre l'un de l'autre. Croyez-moi ; ils seront bientôt réunis !

D'autre part, nous n'avons pas plus de sécurité pour nos morts. Nous sommes faibles ; ils le furent eux aussi, autant que nous, plus que nous peut-être. Ils se sont endormis dans le Seigneur, et c'est une grande grâce qui leur a été faite. Mais où sont-ils ? N'expient-ils pas cruellement au purgatoire les fautes que nous savons qu'ils ont commises, et celles qui nous furent inconnues ? La pensée qu'ils ont communié avant de mourir nous rassure encore, en nous donnant l'espoir confiant qu'ils ont été bien accueillis là-haut. « *Décédé, muni des sacrements de l'Eglise* » : quand nous voyons cette mention sur un billet de faire-part, nous éprouvons sur le sort du défunt un sentiment de sécurité. Nous avons raison d'être optimistes. Les sacrements arment l'arme pour les dernières luttes, et l'Eucharistie est à nos yeux la garantie d'une prochaine entrée au ciel.

Heureux ceux qu'elle visite à leurs derniers moments ! Ils partent avec Jésus sur le chemin de l'autre monde, et où peut-il les emmener sinon chez Lui ?

* *

Transportez maintenant le corps insensible et inerte dans la terre bénite. Là, s'accomplira, au dernier jour du monde, le mystère de la nouvelle rencontre et de la réunion définitive des deux éléments constitutifs de l'être humain. L'âme descendra du ciel et reprendra sa poussière, devenue l'enveloppe légère et lumineuse d'un élu immortel.

C'était la pensée de l'Eglise qui jadis voulait que les corps des baptisés fussent déposés en terre sainte dans un cimetière proche de l'église. Les défunts, sous leur croix, à l'abri du clocher natal, dormaient là le grand sommeil, — eux qui avaient fait leur première communion et reçu le Viatique, — sous la garde de Celui qui a dit : « Je suis la Résurrection et la Vie ; qui croit en moi, même mort, vivra. Ma chair dont il aura été nourri, est un ferment d'immortalité, et moi-même je le ressusciterai au dernier jour. » Je ne vous dirai pas qu'il « y a loin de

cette conception chrétienne de la sépulture ecclésiastique, à la conception païenne de la fosse laïque où l'on jette le corps d'un être humain comme on ferait des restes d'une brute, et du four crématoire où le pauvre corps est incinéré comme une bûche. » Ces réflexions ne sont pas dans mon sujet. Mais je bénis Dieu, en mon nom et au vôtre, de nous avoir donné une religion si utile à la vie et si douce à la mort ; surtout de nous avoir fait, grâce à l'Eucharistie, la mort si sereine et de l'avoir enfin illuminée de si belles espérances. Ainsi soit-il.

II

L'EUCHARISTIE ET LA MORT

Mes frères,

L'Eucharistie qui est notre force pendant la vie, sera aussi notre suprême viatique à l'heure de la mort. C'est elle qui sera notre suprême recours dans nos dernières épreuves, notre suprême secours dans nos dernières luttes, notre suprême consolation dans nos séparations dernières, notre suprême espérance au moment du dernier départ. Mourir l'Hostie sur les lèvres, c'est vraiment « mourir dans le baiser du Seigneur, » c'est mourir en lui et avec lui, s'endormir sur son sein pour se réveiller dans ses bras.

Il n'est pas un croyant qui ne désire cette mort bénie entre toutes les morts, et qui ne veuille tout faire pour se la ménager, car mourir sans ce baiser de Dieu, c'est une mort comme abandonnée, et mourir avec ce baiser de Dieu, c'est une mort facile et douce.

Méditons ces deux pensées.

I

Mourir est pour tout ce qui existe ici-bas l'aboutissement fatal ; le commencement appelle la fin et le temps emporte tous les vivants vers cette inexorable extrémité. Pas un être qui ne souffre et ne se plaigne d'avoir à disparaître et dont l'agonie, si humble et si petit soit-il, ne révèle un caractère en quelque sorte tragique. Mais combien est plus dure pour l'homme, dont l'intelligence mesure l'effrayant contraste entre la vie et la mort, cette dure nécessité que ne peuvent vaincre ni la volonté la plus déterminée, ni le plus effréné désir de vivre au delà de la limite ! Finir, pour l'homme, est une perspective atroce, et l'heure du suprême naufrage lui apporte une intolérable angoisse. Sa chair qui défaille appelle au secours ; son âme qui se sent sombrer cherche des appuis.

Ces appuis, l'âme chrétienne les trouve — nous le verrons — dans sa foi et dans les espérances de sa foi. Mais où l'incroyant ira-t-il chercher, avec l'espoir qui console, le soutien qui raffermit au dernier passage ?

Sceptique, il ne trouve qu'atonie ou anxiété dans son doute plein d'incertitude.

Positiviste, il n'a jamais rien voulu voir ni sentir au delà de ce que discernaient ses yeux. Derrière la barrière, c'est plus que l'inconnu, c'est l'inconnaissable.

Athée, il n'a devant lui que le néant.

Quoi alors ? Rien, — et l'on avouera que c'est bien peu dans la plus redoutable des conjonctures. Pas une main qui déchire le voile ; pas une étoile où fixer les yeux pendant le glissement fatal ; pas un guide pour vous diriger dans cette chute à l'abîme ; personne pour vous accompagner dans le grand voyage ! Quelle solitude et quelle détresse ! Et n'ai-je pas raison de dire qu'une pareille mort est une mort abandonnée ?

Seul ! le mourant sans croyance est seul devant la nuit sans fin, devant le gouffre sans fond. Sa famille et ses amis vont le regretter ; que lui importe ? Ces regrets, il n'en aura pas conscience, quand il ne sera plus. On le pleure ; que lui importe les larmes ? Ces larmes, il ne les verra pas couler, quand ses yeux se seront éteints pour jamais ! Il était aimé ; que peut lui faire un amour dont il ne sentira pas la chaleur, quand ses sens et son cœur même se seront refroidis pour toujours ! Il laisse tout derrière lui ; rien ni personne ne le suit ni ne l'escorte. Il est seul à mourir, et il restera seul dans la mort !

Peut-on s'imaginer délaissement plus cruel, solitude plus terrible ? Pour moi, cet abandon m'épouvante, et je ne voudrais pas le souhaiter, à l'heure de sa mort, au pire de mes ennemis, si je m'en connaissais. Comme je plains ces moribonds infortunés que tout abandonne, qui abandonnent tout, et qui tombent dans l'au-delà comme noyés dans la mer !

Le chrétien, lui, à l'heure du grand passage, n'est pas seul. Non seulement il est environné de pieux souvenirs, de saintes pensées, d'espoirs, de certitudes qui le soutiennent et en même temps l'enchantent, mais il a encore, pour adoucir ses moments suprêmes, une présence divine qui s'incline vers **lui**, s'approche, lui parle, l'enveloppe, le pénètre, l'assiste, lui apporte un surnaturel réconfort.

Voyons quelle est cette main tendue, ce secours offert, ce secret merveilleux qui adoucit la mort.

II

Le chrétien mourant appelle, selon le conseil de l'Apôtre, le prêtre à son lit d'agonie. Confiant dans la miséricorde de Dieu, il fait à ce ministre de sa religion une confession humble, pleine et sincère de ses péchés. Désormais, il ne frissonnera plus à la pensée du Juge caché derrière le voile, et devant qui, dans quelques jours, dans quelques heures, dans quelques minutes peut-être, il va comparaître dans la nudité de son âme et de sa vie. Ainsi, une première présence le rassure, celle du prêtre.

Mais le prêtre n'est que l'introducteur d'une autre présence plus auguste et autrement apaisante et douce. Voici que le Dieu de l'Eucharistie lui-même vient visiter son fidèle disciple près de quitter la terre. Il vient invisible et caché sous les apparences de l'Hostie, mais il vient en personne, car, le chrétien n'en doute pas, ce Christ caché est le Christ vivant, identiquement le même que le Sauveur infiniment bon qui, au temps de l'Evangile, guérissait les malades et ressuscitait les morts.

Le prêtre s'approche du lit où se tient la pauvre créature infirme ou vieillie que ses jours trahissent. Il élève l'Hostie qui est le Christ lui-même, et l'Hostie parle. Elle dit : « Me voici ! Comme je suis venue à toi aux jours de ton enfance, me voici revenue près de toi en ce jour si près de ta fin. Depuis notre première rencontre, malgré tant d'assurances de fidélité éternelle, tu n'as pas toujours tenu tes serments. Tu m'as oubliée. Tu fus un pécheur. Mais maintenant tu regrettes, tu te repens, tu pleures. Je te pardonne. Et me voici, et je vais descendre dans cette poitrine où le cœur va cesser de battre ; j'y vais déposer le germe de la vie qui ne meurt plus ! »

Bonheur, sécurité de l'âme communiante ! Jésus-Christ rapproche si près d'elle les biens éternels,

qu'elle est prête à tout quitter pour s'en assurer la possession. « Ecoute, ma fille, lui dit le Dieu qui vit en elle, penche vers moi ton oreille ; je veux que tu oublies ton peuple et la maison de ton père, car le Roi des rois convoite ta beauté ! » Et voilà qu'elle ne peut plus appartenir qu'à Dieu. Plus il se donne dans son amour, plus elle est impatiente de lui être unie, jusqu'à s'écrier avec l'Apôtre : « Je voudrais mourir, pour être avec mon Christ ! » (Phil., I, 23).

C'est l'heure de quitter cette terre d'exil. On y a souffert ; le séjour n'en fut pas pourtant sans douceur. L'homme a vieilli lentement ; la mort vient de loin ; car elle ne nous fait pas passer sans crépuscule du plein jour à la nuit ; mais enfin la voilà. Quelles appréhensions ! Quelles angoisses !

Pour d'autres, oui ; pour toi, chrétien, non.

Tu sais, toi, que le Dieu de ta communion est le Dieu de ton jugement. Pourquoi aurais-tu peur de paraître devant lui ? Il est dans ton cœur ; le pire qui puisse t'arriver, c'est de tomber dans ses bras ! — « Quand vous serez sur le point de mourir, disait le saint Curé d'Ars à ses paroissiens, communiez, afin que Dieu le Père voyant en vous son Fils, ne puisse vous condamner ! »

Vienne donc l'agonie, vienne la rupture dernière avec tout, tu n'as rien à craindre. Tu peux compter sur la miséricorde du Juge, et c'est une vie éternelle de bonheur qui s'ouvrira devant toi !

Les hommes de mon âge ont vu dans leur enfance un pittoresque et religieux cortège traverser les rues de nos villages et de nos villes elles-mêmes. Le curé de la paroisse, homme vénérable, ou quelque jeune vicaire, en surplis, enveloppé du voile huméral, s'avançait le front incliné et grave, précédé d'un enfant de chœur qui agitait une clochette. La grosse cloche sonnait en même temps dans la tour. Averties par le tintement argentin et par la lente sonnerie, des femmes sortaient alors sur le pas de leur porte et s'agenouillaient. D'autres, pendant que sur tout le parcours les hommes se découvraient, suivaient le Saint-Sacrement, — car c'était lui que l'on portait ainsi, — jusqu'à la maison de pleurs et d'angoisse où l'attendait le malade.

Là, tout était préparé pour recevoir dignement l'Hôte auguste. Une nappe blanche recouvrait la table ; des flambeaux allumés luisaient dans la pénombre ; des fleurs décoraient la chambre parfois misérable devenue pour la circonstance une chapelle ; la branche de buis trempait dans l'eau bénite, et le rit touchant commençait : — « La Paix soit dans cette maison et sur tous ses habitants. — Que le Seigneur nous soit en aide, lui qui a fait le ciel et la terre. — Oui, écoute-nous, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, et daigne envoyer du ciel ton ange béni pour qu'il garde, réchauffe, protège, visite et défende tous les habitants de cette demeure. Par le Christ, notre Maître... »

Cependant le malade, recueilli sur sa couche douloureuse, les mains jointes, s'unissait aux prières. Mais bientôt, après l'humble confession des fautes, l'imploration à la miséricorde et à l'indulgence, le prêtre ouvre le ciboire et élève l'Hostie : — Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui efface les péchés du monde.

Par trois fois sont répétées les paroles d'humilité profonde et de confusion étonnée : — Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie.

Le prêtre se penche sur le malade :

— Reçois, mon frère, le Viatique du Corps de N.-S. J.-C., lequel te garde de l'ennemi méchant et te conduise à la vie éternelle !

Une dernière prière : « Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, nous te supplions comme tes fidèles, que, pour ce frère qui vient de recevoir le Corps très saint de N.-S. J.-C., ton Fils, cette communion, tant pour son corps que pour son âme, soit un remède éternel... »

Tous se retirent alors, discrètement et pieusement, et laissent le malade seul avec son Dieu.

Comme ce vieil usage chrétien grandissait l'homme, solennisait sa vie et transfigurait sa mort ! Aujourd'hui, des lois peut-être nécessaires l'interdisent dans une grande partie de nos cités et de nos bourgs de France. Du moins, la visite du Christ à son fidèle près de mourir demeure-t-elle encore possible. Le prêtre porte l'Hostie cachée sur son cœur, comme il le faisait aux époques de persécution et, sous son vêtement de ville, il l'introduit sous le toit de l'âme qui l'appelle. Le cérémonial est le même et le résultat consolant reste identique.

Il n'est pas un homme réfléchi, en effet, ne partageât-il pas notre foi, qui ne comprenne quel soulagement, quel apaisement, quel état d'âme confiant et rassuré doit produire au cœur du croyant qui va tomber dans l'inconnu de l'au-delà, cette douce visite *in extremis* de Celui qui jadis l'a racheté de son sang et qui, tout à l'heure, va être son Juge. Le malade oublie sa souffrance, il sent se fondre ses angoisses; ses regrets de quitter la terre et les siens se pacifient et s'allègent ; le souvenir même de ses fautes ne l'inquiète plus ; la nuit vers laquelle il se penche, où une main glacée l'attire et l'emmène, ne l'épouvante plus. « Quand même je marcherais dans l'ombre de la mort, dit-il avec le psalmiste, je ne crains aucun mal, car vous êtes avec moi, Seigneur ! » (Ps. XXII, 4).

Nous avons tous vu des mourants angoissés, désespérés ; nous en avons vu qui criaient et hurlaient, nous en avons vu de sombres et de muets, plongés dans l'accablement sans pensées. Leur mort était pareille à la crevaison stupide des bêtes. Le Christ Eucharistie n'était pas là.

Mais nous avons tous vu des morts d'une prodigieuse sérénité ; nous en avons vu d'un calme déconcertant ; nous en avons vu de souriantes et qui avaient la vraie figure du bonheur. Ces morts étaient des morts dans le Christ, des morts après le Viatique, des morts qui étaient comme des départs au bras d'un ami, sur une route où l'ami sera en même temps le soutien et le guide.

Nous avons vécu la Guerre mondiale, nous avons vu un spectacle encore plus beau : l'Eucharistie venant consoler, élever et sanctifier la mort des héros.

C'était généralement avant les grands coups, avant ces batailles qui s'étendaient sur 60 kilomètres et plus, et qui couchaient, sous la grêle des bombes défonçant des contrées entières, des milliers et des milliers d'hommes. Chefs et soldats attendent l'heure de marcher. Nos croyants appellent l'aumônier militaire.

Il s'en va sans lumière : l'ennemi veille dans les ténèbres ; il s'en va sans paroles ni chants : l'ennemi entendrait de ses postes d'écoute. Le Christ, dans le décor tragique qu'illuminent de temps en temps les fusées éclairantes, s'avance sans que lui soient offerts d'honneurs visibles. Et à travers le danger, enfin, le Maître et son serviteur arrivent au milieu des hommes.

Parmi ces hommes, il y a des prêtres, des séminaristes, des officiers, des soldats qui attendent à ciel ouvert ou sous le toit de rondins et de pierres des « cagnas ». L'aumônier va vers chacun d'eux, il le confesse ; il le communie. Ces chrétiens magnifiques s'en retournent avec leur Dieu, dans le couloir humide qui les conduit à leur place de combat.

Demain, plusieurs de ceux qui ont communié cette nuit se seront couchés sous la mitraille, sanglants, et ne se relèveront plus. Ne pleurez pas leur mort; enviez-la : ils sont morts de la plus glorieuse mort, puisqu'ils sont morts pour la patrie, et de la plus douce, puisqu'ils sont morts dans le baiser du Christ !

Dans les maisons où entre la mort, entrent avec elle le deuil et le chagrin. Les cœurs sont brisés par la séparation, l'âme et les yeux épouvantés par la vue d'un cadavre. On pleure, on sanglote, on se plaint, on se désole, parfois on se révolte. Dans nos familles chrétiennes, c'est encore le saint Viatique qui est la grande consolation de ceux qui survivent. Qui n'a entendu, comme moi, dans les foyers affligés, cette parole prononcée dans les larmes : « Il est sauvé, il a reçu le Bon Dieu ! » Et après tout, qui dira qu'une telle espérance, pour si naïvement qu'elle soit exprimée, au fond ne soit pas raisonnable et logique? Cette parole revient à dire : « Il a reçu le Bon Dieu, le Bon Dieu le recevra ! » On tremblait peut-être pour cette âme ; on ne tremble plus. On pleure sans doute, la séparation est si cruelle, mais l'espérance a un point d'appui solide ; on y accoude sa peine et l'on est plus fort ensuite pour reprendre le chemin qu'il faut maintenant poursuivre et achever seul.

La mort avec Jésus-Christ dans le cœur, ce n'est plus la mort. Comme le chante le poète chrétien : C'est le berceau de l'Espérance, — C'est la fleur qui s'épanouit.

C'est Jésus, déchirant tout d'un coup le voile eucharistique et se montrant, tel un soleil qui sort des nuages, aux regards éblouis de l'âme aimante !

* *

Tel est le rôle de l'Eucharistie dans ces douloureuses conjonctures de la mort et des chagrins dont elle nous accable. Malheureux les mourants qui l'ignorent ou la méconnaissent ; heureux les mourants qui, en la recevant, reçoivent au départ le baiser du Seigneur ; heureux les survivants eux-mêmes qui, après la disparition des êtres chéris que leur a pris la tombe, trouvent, dans le souvenir de cette suprême rencontre des disparus avec Dieu, une consolation à leur douleur et l'espérance du revoir !

S'il est un souhait que je forme pour mes frères et pour moi-même, c'est que nous soit réservée cette visite du Divin Maître à notre dernière heure. Personnellement, je crois qu'il ne m'en coûtera guère de m'en aller, mais si vous êtes avec moi, c'est avec empressement que je quitterai la terre, ô mon Dieu ! Qu'importe la mort à qui possède dans son âme l'auteur de la vie éternelle ! Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

V

ACTION CATHOLIQUE ET APOSTOLAT

Il nous faut maintenant revenir sur cette notion de l'*apostolat*, afin d'en avoir une idée plus précise. Cela nous aidera à avoir sur l'action catholique une pensée claire.

I. — *Jésus*

Il est l'Apôtre par excellence, l'envoyé du Père parmi les hommes, et toute notre activité ne peut prendre son sens qu'en lui.

Mais qu'est-il venu faire, sinon nous apporter la vie, abondante, surabondante ? Si l'Apôtre se contentait de transmettre un message, de répéter des vérités, même sublimes, il serait d'un bien petit secours pour l'humanité en peine. Il faut qu'il donne quelque chose, et ce quelque chose ne peut être que la vie. Jésus l'a fait.

Cette vie surabondante, nous savons que ce n'est pas seulement celle du corps, passible et mortel quoi qu'on fasse. C'est la vie de l'âme, c'est la grâce, association à la vie même de Dieu, entrée dans la famille que forment entre eux le Père, le Fils et l'Esprit.

Il n'y a pas d'apostolat tant que l'on ne va pas jusque-là. Non pas que l'aide charitable donnée à un frère dans le besoin soit considérée par le chrétien comme négligeable. Mais un amour du prochain qui ne va pas jusqu'à lui souhaiter, et lui donner, si on le peut, la vie totale et définitive, est un amour bien terre à terre et bien humain. Jésus a dit au paralytique : « Prends ton grabat et marche », mais il lui avait dit auparavant : « Tes péchés te sont remis. »

Pour réaliser ce don, cette transformation totale des âmes humaines, Jésus n'a pas hésité à donner tout son temps, toutes ses forces, et finalement sa vie elle-même. Et cela encore est une marque de l'Apôtre totalement pris par son idéal. Plus rien n'existe pour lui en dehors du but qu'il a fixé à ses efforts.

L'Action catholique, qui est un apostolat, pourra donc de temps à autre apparaître comme préoccupée de tâches matérielles ou temporelles ; ce sera toujours en vue du surnaturel. Et elle demandera toujours à ses membres un effort incessant vers le mieux, vers un don plus total, à l'image de Jésus.

II. — *L'Eglise, continuatrice de Jésus*

Plus encore que « continuatrice », l'Eglise est « Jésus-Christ répandu et communiqué », selon le mot de Bossuet. En parlant d'elle, nous parlons donc toujours de Jésus. Mais au lieu d'examiner ce qu'il a fait tandis qu'il était homme ici-bas, nous considérons son action actuelle, celle qu'il exerce à travers ses fidèles, ses ministres, la hiérarchie sacrée.

« Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (Jo., xx, 21), dit Jésus à ses Apôtres, et par là, il marque que la mission dont il les charge est en tous points semblable à celle qu'il a reçue de son Père. Eux aussi ont à donner la vie aux âmes : c'est leur fonction propre, sorte de paternité spirituelle dont ils sont investis. « Je vous reprends comme des enfants chéris, dit S. Paul aux Corinthiens, car vous auriez dix mille maîtres d'école, vous n'auriez pas plusieurs pères, puisque c'est moi qui vous ai engendrés en Jésus-Christ par l'Evangile » (I Cor., IV, 15).

Cette fonction comprend un devoir d'enseignement, des pouvoirs de sanctification, un droit de gouvernement, car tout se tient dans le plan divin. Les Apôtres ont exercé cette triple prérogative par laquelle ils réalisaient pleinement leur nom.

A leur suite, les Evêques, ayant toujours à leur tête l'un d'entre eux qui gouvernait l'Eglise sous le nom de Pape, ont continué l'œuvre commencée visi-

blement ici-bas par Jésus. C'est donc au milieu de nous, à l'heure actuelle, l'Evêque qui représente le plus immédiatement cet apostolat dont le Christ a été l'initiateur. C'est l'Evêque qui doit avoir ce grand souci de donner la vie divine aux âmes qui en ont besoin, et qui, seul, jouit de la plénitude des dons nécessaires pour réaliser cette œuvre, puisque, seul, il peut ordonner de nouveaux prêtres et donner la confirmation.

Les prêtres ne sont auprès de vous, les fidèles, que les délégués de l'Evêque. Ils sont nommés et placés par lui pour répondre aux besoins plus immédiats de vos âmes et vous entraîner à la pratique de la vie chrétienne et à l'apostolat. Mais c'est de lui qu'ils tiennent leurs consignes, à lui qu'ils doivent rendre compte, car il reste celui qui seul peut porter le glorieux nom de « successeur des Apôtres. »

III. — *L'apostolat du laïc dans l'Action catholique*

En quoi consiste donc votre tâche, à vous laïcs, et à quoi vous appelle cette Action catholique dont on dit qu'elle est une « participation à l'apostolat de la hiérarchie » ?

En *intention*, le laïc ne peut pas désirer autre chose que ce qu'a désiré Jésus, et ce que désire encore son évêque; mais a-t-il les moyens de le *réaliser*, c'est-à-dire de donner lui-même cette vie divine,don en quoi nous avons fait résider l'essence même de l'apostolat ?

Evidemment non. Le laïc, normalement, n'enseigne pas, il n'a pas à gouverner, et ce n'est qu'exceptionnellement qu'il peut donner la grâce, en administrant le baptême s'il y a urgence, par exemple. S'il fallait limiter son apostolat à ces cas d'exception, l'Action catholique n'irait pas loin.

Mais à côté de la *fonction* d'apostolat dont est chargée la hiérarchie, il y a le *souci de dévouement* aux âmes que le laïc peut avoir en commun avec elle, et que tel laïc, s'il est saint, possédera parfois plus intensément que tel membre de la hiérarchie, de vie simplement honnête ou vertueuse.

C'est à ce souci que l'Action catholique appelle.

Mais comme on ne donne que ce que l'on possède en abondance, il faut d'abord que le laïc qui veut être apôtre enrichisse sa vie personnelle. « Personne ne pourra donner de la lumière aux esprits, ni prononcer des paroles d'encouragement aux volontés, ni répandre l'amour de la vertu, si personnellement il n'a pas établi et conformé sa vie sur la vie même de Notre-Seigneur [1]. » Cela c'est la première étape. Et voici la seconde : « Et après le premier élément — la formation — voici le second : la distribution de cette vie, l'action de l'apostolat, ce qui veut et doit dire la pratique, dans toute son extension et selon toutes ses possibilités, du premier apostolat, celui des Apôtres [2]. »

« Dans toute son extension » et « selon toutes ses possibilités ». Les expressions dont s'est servi le Saint Père sont assez nettes. L'Action catholique n'appelle pas le laïc à un apostolat qui serait une réduction, une image lointaine, de celui que la hiérarchie doit pratiquer. Le domaine est le même, les objectifs à atteindre, identiques.

Cela peut nous paraître une tâche trop lourde et une obligation trop onéreuse. Nous aimerons au contraire à y voir un motif de légitime fierté. Le vieux mot de S. Léon : « Reconnais, ô chrétien, ta dignité, » prend par là un sens encore plus fort. Fils de Dieu par la grâce, nous avons à devenir ses collaborateurs par l'apostolat pratiqué dans l'Action catholique.

[1] Discours de Pie XI aux Associations catholiques de Rome, 19 avril 1931.

[2] *Ibid.*

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour une Profession religieuse

LA MORT ET LA VIE

Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.
Vous êtes mortes, et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ.
(Col., III, 3).

Mes chères Sœurs,

Parmi les mots qui composent les langues humaines, il n'en est pas de plus éloquent que celui que je viens de prononcer. La mort ! Oui, un jour, mon cœur cessera de battre ; je le sens là, sous ma main : je ne le sentirai plus. Mon souffle, ce bon air qui m'apporte la vie, il s'exhalera pour toujours. Mes yeux d'où jaillissent les flammes vives de l'intelligence, ils deviendront fixes, mornes, stupides. Mes lèvres, d'où la parole s'élance ardente, chaude, à tout jamais elles seront silencieuses. Mes mains pendront inertes. On m'enfermera dans un cercueil, et on m'emportera bien loin dans un cimetière, comme un objet d'horreur et de dégoût.

La mort, humainement parlant, quelle triste chose !... Est-ce de cette mort, fin inévitable de toute vie humaine, que je veux vous parler aujourd'hui ? — Non ! Il s'agit d'une mort toute spirituelle, qui est le principe d'une vie parfaite. Dans la vie religieuse, l'âme qui veut vivre de cette vie doit d'abord mourir.

Vous allez vous porter le coup mortel, vous, ma chère enfant, en prononçant vos vœux perpétuels; et vous voulez vous préparer à mourir, vous, jeune postulante, qui demandez le saint habit de Religion. *Mortui estis...*

Lorsque S. Paul adressait ces paroles aux premiers chrétiens, il leur signifiait qu'ils étaient morts depuis leur baptême, aux passions, aux péchés, à tous les vices du paganisme, qui avaient fait jusque-là, avant leur conversion, le fond de leur existence. La vraie vie commençait pour eux, vie de pureté, de lutte contre la mauvaise nature, vie de foi, d'espérance et d'amour.

C'est une parole semblable que je vous adresse en ce moment.

1° Pour vous, *il s'agit de mort :* mort à la nature, à ses mauvaises tendances, même à certaines de ses tendances légitimes, que vous comprimerez librement, par amour pour Dieu.

2° Pour vous, *il s'agit aussi de vie :* d'une vie parfaite, pleine, radieuse, féconde, qui vous unira étroitement à Dieu, par le Christ Jésus.

Deux pensées que je veux développer rapidement pour vous préparer à l'acte important que vous allez accomplir.

I

Pour vous, il s'agit de mort : « *Mortui estis.* »

Il est en nous un souffle de vie qui nous anime, c'est lui qui commande nos actes, et lorsque notre corps, son instrument, ne peut plus lui rendre les services qu'il est en droit d'en attendre, il se sépare de lui et on dit de l'homme qu'il a rendu l'esprit. Voilà justement ce que c'est que de mourir au monde : c'est rendre l'esprit du monde. Cet esprit

du monde est en vous depuis votre naissance. Faut-il vous dire en quoi il consiste ?

1o *L'esprit du monde est un esprit de cupidité.* — Nous avons en nous le désir inné de la propriété, et pour satisfaire ce désir, que ne faisons-nous pas ? Nous nous livrons aux plus durs travaux, nous exerçons une activité qui s'excite sans cesse et ne dit jamais, lorsqu'elle a atteint le but de ses efforts : « C'est assez ! » Meubles, immeubles, argent, possessions sous toutes les formes sont recherchés avidement par nous dans la jeunesse, dans la maturité, et jusque sous les cheveux blancs.

Oui, tous, tant que nous sommes, nous aimons à posséder.

Riches, nous sommes heureux d'avoir à souhait, sous la main, l'or et l'argent, alors même que, généreux dépositaires de la Providence, nous n'emploierions notre fortune qu'à faire le bien.

Sommes-nous dans cette tranquille médiocrité qui n'est ni la richesse ni l'indigence ? Il nous est singulièrement agréable de ne manquer d'aucune chose essentielle au bonheur matériel de la vie, d'avoir notre maison à nous, notre jardin à nous, nos mille petites choses à nous.

Et si nous sommes pauvres, quelle attache n'avons-nous pas au peu que nous possédons, et ne soupirons-nous pas après des jours meilleurs, qui ne viendront peut-être jamais, où nous pourrions nous asseoir tranquilles à l'ombre d'une fortune quelconque, si petite qu'elle fût !

Voilà comment nous sommes faits. Pour les chrétiens ordinaires, cette recherche des biens de ce monde est raisonnable dans une certaine mesure et se légitime par les nécessités de la vie, des devoirs de famille et d'état.

Pour la religieuse qui ambitionne des biens meilleurs, c'est le renoncement à la propriété sous toutes ses formes, c'est *la mort à la cupidité.*

2o *L'esprit du monde est un esprit d'indépendance.* — Les gens du monde arrangent leur vie et leurs occupations comme bon leur semble. Ils se laissent aller au gré de leurs caprices et de leurs volontés changeantes, ou au gré des circonstances qui les emportent comme dans un tourbillon. Ils prétendent bien être leurs maîtres, ne dépendre de personne, et dire comme ce paysan à qui Henri IV demandait quel était son maître : « Sire, mon maître, c'est moi ! »

Pour la religieuse qui doit renoncer complètement à elle-même, il n'y a plus de volonté. Elle doit l'abdiquer entre les mains d'une créature comme elle, qui lui commande au nom de Dieu. Ce n'est pas une petite chose que de renoncer pour la vie à sa volonté propre, de telle sorte que l'on n'agisse plus que par la volonté de ses supérieures. Je sais bien que les supérieures ne peuvent donner des ordres que conformément à la Règle, qui en cette matière est la loi suprême. Mais cette Règle elle-même n'est-elle pas une chaîne qui vous tient continuellement attachées ?

Quel bonheur et quelle sécurité au milieu des occupations les plus vulgaires, et quelquefois les plus pénibles, de pouvoir se dire : « Je fais la volonté de Dieu ! » Oui, vraiment, en prenant le voile de l'obéissance religieuse, vous entrez dans la Région de la paix, de la tranquillité, de l'ordre. Vous pouvez bien dire avec S. Bernard : « *O beata solitudo !* Qu'il fait bon être ici ! » *Mort donc à l'esprit d'indépendance !*

3o *L'esprit du monde est un esprit de sensualité ou, au moins, de sensibilité dangereuse.* — Nous recherchons le plaisir par tous nos sens. Nos yeux veulent se repaître de spectacles qui éveillent en nous des désirs de volupté ; nos oreilles, entendre des accords qui émeuvent notre sensibilité et sont un danger pour notre vertu ; notre odorat, s'enivrer de parfums. Notre palais veut goûter, jusqu'à la satiété, la saveur des mets délicieux et des cuisines fines. Le sens du tact, que Dieu a répandu dans tout notre corps, veut rechercher, par tous les moyens, la satisfaction de ses appétits.

Cette sensualité, légitime dans une certaine mesure, doit être combattue en nous lorsqu'elle s'oppose à la loi divine. Elle doit mourir.

Pour la religieuse qui fait à Dieu le don absolu d'elle-même, c'est la privation totale ou presque de toutes les satisfactions des sens, c'est *la mort à la sensualité.*

4o Confinant à la sensualité, il y a les tendresses séductrices du cœur humain. S. Jérôme les connaissait, puisqu'il disait : « La virginité est une chose difficile, *difficilis est res virginitas.* » S. Grégoire de Nazianze les connaissait, puisqu'il s'écriait : « Vivre dans un corps de chair, et ne pas vivre selon les inclinations de la chair, c'est ce qui tient de l'ange et passe les forces de la nature. »

Pesez bien cette pensée : libre à vous d'être religieuses ou de ne pas l'être; mais une fois vos serments prononcés à la face des autels, c'est fini. Que jusqu'à la mort, votre cœur fasse silence ! C'est *la mort aux affections terrestres.*

Mais n'exagérons rien, mettons bien au point cette idée. Les affections de la chair et du sang sont vaincues ; mais en ce qu'elles ont de légitime, créées par les liens de l'amitié, de la parenté, de la reconnaissance, elles subsistent immortelles au fond du cœur meurtri. Dieu ne demande pas qu'on les éteigne, mais qu'on les surnaturalise. On emporte dans la solitude, pour ne l'oublier jamais, l'image de ces êtres chers qui devront peut-être à vos sacrifices leur illumination et leur salut.

Et après cette immolation de la cupidité, de l'indépendance, de la sensualité, il y aura encore à immoler quelque chose de plus intime : *votre personnalité,* et S. Grégoire nous dit que c'est cruellement douloureux, *homini valde laboriosum abnegare quod est.*

Et cette immolation durera toute votre vie, et ce sera tous les jours que vous aurez à tuer quelque chose en vous et, ce qui est plus dur, quelque chose de vous.

Approchez donc de cet autel pour prendre le glaive sacré des trois vœux qui vont vous faire mourir en vous attachant à la croix de Jésus-Christ : le vœu d'obéissance qui va clouer vos mains et vos pieds : vous ne les remuerez plus par vous-mêmes ; — le vœu de chasteté qui va percer votre cœur, foyer sacré des affections ; — le vœu de pauvreté qui va vous dépouiller complètement.

C'est pour vous la mort. Et voilà pourquoi l'Église va vous étendre par terre et jeter sur vous le drap des morts, afin de vous apprendre, par ce symbole énergique, que vous êtes véritablement mortes et immolées.

Il s'agit donc pour vous de mort, mort à l'esprit du monde. Mais,

II

Il s'agit aussi de vie : vie véritable, — vie cachée, — vie divine. « *Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.* »

1° *La vie religieuse est une vie véritable.* — Qu'est-ce que vivre ?

Ce n'est pas seulement mettre en branle nos sens extérieurs et leur faire déployer une grande activité. Ce n'est pas seulement appliquer notre esprit à l'étude des merveilles de la nature, de la science, de tout ce qui peut exciter et alimenter notre curiosité. Vivre, c'est tout faire partir, dans nos sentiments et nos déterminations, dans nos actes, de ce principe qui meut tout et qui règle tout en nous, et qui s'appelle notre âme. Vivre, c'est assujettir le corps à l'âme, et l'âme à Dieu, en sorte que l'âme, libre des choses d'en-bas qui ne sont faites que pour la servir et non pour l'entraver, se dilate dans une atmosphère spiritualisée et monte, monte sans cesse jusque dans les pures régions de la pensée et de l'amour, dans les régions du beau, du vrai et du bien.

Mais comme cette vie a besoin d'être entretenue, votre âme s'alimentera aux mystérieux canaux de la grâce. Elle se rafraîchira chaque jour et à chaque minute, autant que le permet la faiblesse humaine, par la rosée céleste de la prière.

Voilà la vie qui vous attend. Quel merveilleux idéal, que de se mouvoir ainsi sans cesse dans un milieu tout spirituel, que de développer à chaque instant les plus belles facultés qui sont en nous, l'intelligence, la volonté, l'amour, et de monter toujours vers Dieu, notre Père, par la voie la plus sûre et la plus élevée !

2° *La vie religieuse est une vie cachée, mais féconde :* « *Vita vestra est abscondita.* » — Un des faits les plus extraordinaires, — j'allais dire les plus choquants, — si l'on s'en rapporte au sens humain, c'est la vie cachée de N.-S. Jésus-Christ. Le Sauveur consacra trois années à prêcher son Evangile ; auparavant, il en avait passé trente dans l'obscurité et dans l'oubli. Grande leçon qu'a voulu nous donner le Verbe de Dieu fait chair. Les existences les plus fécondes ne sont pas les plus retentissantes.

Et l'Eglise, fidèle imitatrice de son Fondateur et interprète de sa pensée, a toujours recommandé à ses enfants le recueillement et, à certaines âmes privilégiées, le silence et la séparation du monde.

Sans doute, il y a des Congrégations dans lesquelles la séparation du monde est absolue ; mais, même dans celles qui doivent s'adonner à l'action, il y a une part notable consacrée au recueillement et à la prière, à la vie cachée, selon le conseil du moine de l'*Imitation :* « *Ama nesciri et pro nihilo reputari.* Aimez à être ignoré et tenu pour rien. »

Et que ces Congrégations actives ne se figurent pas que la part qu'elles donnent à la prière soit moins utile aux âmes que celle qu'elles consacrent à l'exercice de la charité !

On a retrouvé, sur les murailles des Catacombes, des peintures particulièrement expressives qui traduisent cette idée de la puissance de la prière. Elles représentent des femmes revêtues d'une longue robe, dans une attitude pleine de modestie et de dignité ; leurs mains sont étendues à demi dans un geste de supplication. On les appelle des *orantes* ou « priantes ». Qui nous dira ce que ces âmes priantes, du fond des Catacombes, ont obtenu pour les chrétiens, leurs frères, qui combattaient dans l'arène sanglante, de courage héroïque pour subir le plus cruel martyre ?

Qui saura jamais ce que les religieuses ferventes, priant dans la solitude de leurs cellules ou devant le tabernacle, ont obtenu de grâces pour les âmes tentées, pour les âmes découragées, pour les âmes tombées ?

N'a-t-on pas dit que sainte Thérèse, du fond de son monastère, avait converti par ses prières plus d'âmes que S. François Xavier n'avait baptisé d'infidèles ? Les Congrégations contemplatives, il faudrait, en bonne justice, les déclarer d'utilité, de nécessité publique.

3° *La vie religieuse est une vie cachée en Dieu avec le Christ.* — Un auteur ascétique très connu, Dom Columba Marmion, a écrit un livre de haute spiritualité, intitulé : *Le Christ vie de l'âme.* Ces mots, mes Sœurs, résument la vie que vous allez mener : vous êtes mortes au monde pour vivre dans le recueillement et le silence, avec le Christ, *cum Christo.*

Mais, est-ce que nous aussi, qui n'avons pas fait les vœux de religion, nous n'avons pas le Christ ? — Oui, nous l'avons, mais combien pauvrement et fugitivement ! Nous l'avons comme l'avaient ces aveugles, ces lépreux qui, le voyant passer, lui criaient miséricorde, recevaient guérison et bénédiction, puis ne le revoyaient plus. Il passe dans notre vie, mais il n'y reste guère. C'est l'apparition d'un quart d'heure, d'une demi-heure le matin, le soir, suivie, pour beaucoup, d'un oubli presque total durant la journée entière. Est-ce assez ? Hélas ! tous, tant que nous sommes, n'avons-nous pas rêvé, à nos moments de ferveur, une vie plus parfaite où Jésus-Christ serait toujours à nous et avec nous ? La vie de Nazareth, celle de Marie et de Joseph avec Jésus, la vie de Béthanie, celle de Marthe et de Marie avec Jésus présent, adoré et servi, cette vie évangélique, Dieu l'a refaite pour vous, mes chères Sœurs. Au lieu que nous, hélas ! tout nous distrait de lui, vous, au contraire, tout vous ramène à lui. Celui qui, chaque matin, vous apparaîtra dans l'intimité de l'oraison, c'est le Dieu du Thabor, c'est Lui. Celui que vous verrez se lever sur l'autel du sacrifice, Celui que vous recevrez chaque jour dans la communion, c'est le Dieu du Calvaire, c'est le Dieu du Cénacle, c'est Lui. Celui que vous reconnaîtrez dans vos prières de Règle, dans votre office, c'est le Dieu des Prophètes, des Evangélistes, c'est Jésus-Christ, c'est Lui. Celui que vous vénérez dans l'autorité de vos Supérieures, dans la charité de vos Sœurs, ce sera encore Lui. Il n'y a pas jusqu'aux humbles travaux de la vie domestique où vous ne retrouviez le Dieu de Nazareth, toujours Lui.

Est-ce tout ? Je n'ai parlé ici que des exercices extérieurs. Que dirai-je de l'union intérieure que vous allez contracter avec Lui par la conformité intime, absolue, perpétuelle de votre âme avec la sienne ? « Vivre pour moi, c'est le Christ, » s'écriait S. Paul, dans sa langue de feu. Je comparerai les journées de la religieuse à celles de ces adorations du jour et de la nuit où le Soleil divin est perpétuellement resplendissant sur nos autels, toujours exposé, toujours adoré, entouré de prières et d'hommages qui ne se taisent pas, environné de lumières qui ne s'éteignent jamais !

* *

Tertullien rapporte que, durant la persécution dont il fut le témoin, les gouverneurs et les juges prolongeaient à dessein la captivité des confesseurs, afin de les amener, par les ennuis de la prison, à une apostasie que ne pouvaient leur arracher ni les horreurs de la torture, ni la cruauté des supplices. Mais ils n'y gagnaient rien et leurs savants calculs se voyaient déjoués par une résistance obstinée dont le secret leur échappait. C'est qu'ils comptaient sur la solitude des prisonniers, et les prisonniers n'étaient point

seuls. Le Christ qu'ils portaient sur leur poitrine faisait de leurs cachots autant de temples. Transformés eux-mêmes par la communion, ils se proclamaient, comme Ignace d'Antioche, le froment du Christ et ils n'aspiraient plus qu'à être moulus pour lui sous la dent des lions.

Voilà, mes chères Sœurs, le secret de votre vie. La religieuse vit dans son couvent, non point solitaire, mais unie à Jésus. Elle entend au dedans d'elle-même la douce voix du Seigneur. Tandis que ses yeux sont fermés au spectacle mobile des variétés du monde, le regard de son âme s'arrête sur le Maître qui lui est toujours présent. Tandis que son esprit est dégagé des pensées terrestres et des soucis du temps, il médite sur les choses d'En-haut et les années éternelles. Son âme purifiée par la pénitence jouit de la béatitude promise aux cœurs purs : elle voit Dieu en tout, elle le goûte dans une paix qui surabonde, elle converse familièrement avec lui. C'est pour elle la réalisation de la parole de l'*Imitation* : « Etre avec Jésus est un doux paradis. » C'est la joie que je vous souhaite, mes vénérées Sœurs, en attendant les délices du ciel. Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

XXXI

LES PSAUMES *(Fin)*

Continuons l'examen sommaire du recueil des psaumes. Les groupes que nous avons déjà parcourus nous ont fait passer d'un extrême à l'autre des impressions humaines, de l'allégresse reconnaissante aux lamentations de l'angoisse. Dans un style plus apaisé, d'autres cantiques vont maintenant nous offrir de sages leçons, puis des renseignements d'histoire. Enfin un dernier choix de ces poésies sacrées, anticipant sur l'avenir, éclairera aux yeux des croyants les perspectives radieuses de la Rédemption.

I

Le souci de graver des préceptes pieusement moraux dans les mémoires, transparaît dès le début du Psautier, dont le premier cantique présente un aspect nettement didactique. Cette œuvre, très brève, puisqu'elle ne comporte que six versets, ouvre néanmoins le champ à de vastes réflexions, car elle traite d'un sujet absolument général : le sort que réserve la Providence à l'homme juste et au pécheur. Dans ce raccourci même, le contraste est frappant : l'homme qui n'a point voulu pactiser avec les coupables, mais qui a mis son affection dans la loi du Seigneur et qui la médite constamment, est heureux. De même qu'un arbre dont les racines sont baignées par une source d'eau vive, il porte des fruits magnifiques. L'impie, au contraire, ressemble à la poussière que le vent d'orage disperse sur la surface du sol : il est voué à la stérilité, car la main du Seigneur ne le soutient pas. Il sera voué à la honte au jour du jugement, que Dieu prononcera sans risque d'erreur, car le Seigneur discerne infailliblement entre les bons et les mauvais. La ligne de conduite d'une vie entière — et de toutes les vies — est suggérée par ces quelques phrases qui, en nous avertissant des sanctions célestes, nous mettent en demeure de choisir, d'une façon pratique, entre le péché qui sera puni et le bien qui se trouvera magnifiquement rémunéré.

Si nous passons à une autre pièce, le Ps. XLVIII, qui est dû à un des « fils de Coré », une leçon identique nous est donnée, mais avec des développements plus abondants. L'auteur attire avant tout l'attention de son auditoire en invitant tous les peuples à prêter l'oreille, car les maximes de sagesse impérissables qui vont être promulguées intéressent tout le monde, le riche aussi bien que le pauvre. Cet exorde si solennel n'est pourtant boursouflé d'aucune grandiloquence, car la valeur capitale des vérités qui sont rappelées ensuite le justifie pleinement. Le descendant de Coré indique que les impies se confient dans leur force, dans leurs richesses, dans les appuis qu'ils trouvent autour d'eux. Mais tout cela n'est que néant lorsque vient le moment inévitable où l'on est jeté en présence du Dieu vengeur : les richesses, qu'il faut léguer à d'autres lorsqu'on est livré soi-même au sépulcre, sont incapables d'apaiser le juste courroux du Seigneur ; ceux qui auront commis la folie d'espérer en elles seront dévorés par la mort et jetés en enfer ainsi qu'un vulgaire troupeau. Le juste, au contraire, connaîtra un destin tout opposé : les malheurs, les oppressions dont il aura eu à souffrir sur la terre seront pleinement vengés dans le royaume céleste, dont il sera le triomphateur. Dieu rachètera son âme de l'abîme pour la placer auprès de lui. Il n'a donc ni à craindre ni à envier les impies, car son sort est infiniment préférable au sort de ceux qui, de toute l'éternité, ne verront jamais la lumière.

Le Ps. CXVIII est si long, avec ses 176 versets, que les scribes l'ont divisé en sections marquées chacune par l'une des lettres de l'alphabet hébreu, depuis *aleph* jusqu'à *thau*. Malgré cela, l'unité de l'enseignement qu'il nous donne est parfaite ; on pourrait le résumer en un mot : l'éloge de la loi qui vient de Dieu. De temps à autre, le psalmiste appelle les bénédictions du ciel, invoque sa miséricorde, ou proteste de sa fidélité, ainsi que de son amour.

II

Le groupe historique des psaumes remet en mémoire les événements les plus considérables survenus dans le peuple d'Israël, et surtout ceux où l'intervention du Seigneur s'était produite d'une façon plus sensible. Dans ce but, Asaph chante le Ps. LXXVII, qu'il ouvre par un prologue d'une étendue inusitée, afin d'inciter à la réflexion. Le poème proprement dit peut se diviser en deux parties qui se balancent : d'une part les bienfaits perpétuellement renouvelés envers la nation qu'Yahweh s'était choisie et qu'il avait privilégiée entre toutes ; d'autre part, la réponse des Juifs à tant de bonté, c'est-à-dire une longue suite de révoltes, d'apostasies et d'ingratitude. Nous avons ainsi comme une synthèse de ce qui est plus minutieusement raconté dans le Pentateuque, les livres des Juges et des Rois, et les autres ouvrages historiques de l'Ancien Testament. Toutefois, comme il est naturel dans une œuvre relativement abrégée et d'une nature différente, l'auteur procède plutôt par allusions et par vues d'ensemble que par des récits de détail. Il est à noter néanmoins qu'il insiste sur les fautes de la tribu d'Ephraïm, dont la culpabilité était d'autant plus lourde que Dieu s'était montré plus généreux envers elle. Les événements relatés dans ce psaume vont d'abord de la sortie d'Egypte jusqu'au moment où se termine la dure pérégrination de quarante ans dans le désert. Ils reprennent aussitôt, depuis l'entrée dans le pays de Chanaan jusqu'aux premières années du règne de David. On doit reconnaître que, quoique l'ordre chronologique ne soit pas suivi avec une rigoureuse exactitude, les